

## Empédocle, fr. 115.3 : un Bienheureux peut-il souiller ses membres de sang ? \*

Selon Empédocle, un Bienheureux est contraint dans certaines circonstances d'abandonner son séjour céleste et de vivre son existence sous la forme de *daimones* en exil. Ces *daimones*, à travers de douloureuses incarnations, parcourent le cycle des existences éphémères<sup>1</sup>. L'exil vient en expiation d'une faute. Quelle est cette faute ?

À la suite de H. Stein (1852), H. Diels (1901) a présenté sous la forme d'un fragment appartenant aux *Catharmes* (fr. 115) des vers épars d'Empédocle, provenant pour l'essentiel de Plutarque et d'Hippolyte, où pourrait se préciser la nature de la faute<sup>2</sup>. Plutarque parlerait d'un acte sanglant (fr. 115.3), si l'on veut bien retenir φόνω comme la correction de la leçon des manuscrits (φόβω) que l'on ne comprend guère. Quant à Hippolyte, il parle d'un parjure (ἐπίορκος) sans parler de sang versé (fr. 115.4). Ainsi, l'acte sanglant ou le parjure sont les fautes qui pourraient expliquer l'exil. Certains interprètes nient que le parjure soit une réponse authentiquement empédocléenne. Seul l'acte sanglant compterait. D'autres défendent l'acte sanglant et le parjure. Mais les Bienheureux sont-ils capables de verser le sang ? Je voudrais tenter ici de poser quelques points de repères. La tâche majeure sera de comprendre le témoignage de Plutarque (fr. 115.3).

### *Le fr. 115*

Dans un article intitulé « La daimonologia della fisica empedoclea », paru dans *Aevum antiquum* (n.s.1, 2001), O. Primavesi a étudié le fr. 115 selon une perspective qui peut nous servir de point de départ. Primavesi rapporte les vers suivants<sup>3</sup> :

ἔστι τι Ἐνάγκης χρῆμα, θεῶν ψήφισμα παλαιόν,	v.1
ἄιδιον πλατέεσσι κατεσφρηγισμένον ὄρκοις	2
εὔτε τις ἀμπλακίησι φόβωι φίλα γυῖα ἴμιν†	3
{ὄς καὶ ... ἐπίορκον ἀμαρτήσας ἐπομόσῃ}	4
δαίμων, οἳ τε μακροίωνος λελάχασι βίοιο,	5
τρῖς μιν μυριάς ὄρας ἀπὸ μακάρων ἀλάλησθαι,	6
φύομενον παντοῖα διὰ χρόνου εἶδεα θνητῶν	7
ἀργαλέας βιότοιο μεταλλάσσοντα κελεύθους.	8
[...]	
τὴν καὶ ἐγὼ νῦν εἶμι, φυγὰς θεόθεν καὶ ἀλήτης	13
Νεῖκει μαινομένωι πίσυνος.	14

\* Je remercie notamment Pénélope Skarsouli, Marwan Rashed et Tomáš Vitek de m'avoir apporté leurs conseils. Cet article est mon premier article que Denis O'Brien n'aura pas lu et commenté sous forme de projet avant sa formulation définitive. C'est par conséquent avec une certaine anxiété que je lui offre en tant que témoignage de gratitude pour des années d'apprentissage sous son regard vigilant.

<sup>1</sup> J'utilise le mot « éphémère » pour distinguer l'existence des êtres vivants terrestres tels les animaux, les hommes, les végétaux, de celle des dieux « à la longue vie ». Le mot « éphémère » est utilisé par Empédocle dans le même sens au fr. 3.4 DK. Cf. « à la longue vie » : fr. 21.12 DK, fr. 23.8 DK. Pour la clarté de la lecture, je désigne par Bienheureux un dieu dans son séjour céleste ; et par *daimôn* ce dieu en exil, hors du séjour céleste.

<sup>2</sup> Je suis la numérotation de Diels (*Die Fragmente der Vorsokratiker*, 1922, 4<sup>e</sup> éd.) pour désigner les fragments d'Empédocle. J'écris « fr. » pour fragment.

<sup>3</sup> O. Primavesi, dans *Aevum Antiquum*, n.s.1, 2001, p. 31-32.

Ce recueil de vers s'écarte de l'édition de Diels en plusieurs endroits<sup>4</sup>. C'est le cas pour le vers 3. Rapprotons Diels, fr. 115.3 :

εὔτε τις ἀμπλακίησι φόνωι φίλα γυῖα μίηνηι 3

Le vers 3, cité par Primavesi, se lit dans les manuscrits du *De exilio* de Plutarque, qui nous sont parvenus<sup>5</sup>. À partir de H. Estienne en 1572, les éditeurs de ce vers ont presque tous corrigé deux mots, φόβω et μιν, pour lire φόνωι et μίηνηι (cette dernière correction permettant de compléter la métrique du vers). Diels s'est appuyé sur l'édition du *De exilio* de G. N. Bernardakis (1891), qui mentionnait φόνωι ... μίηνηι, avec pour seule annotation d'apparat critique : « μιν *codd. mei* ». Diels ne connaissait donc pas la leçon d'origine, φόβω (que l'on corrigera fort justement par le datif φόβωι, comme le fait Primavesi<sup>6</sup>).

Contre toute une tradition et le silence de Diels, Primavesi, dans « La daimonologia della fisica empedoclea », étudie la possibilité de retenir la leçon φόβωι dans le v.3, à la place de la correction φόνωι. En définitive, Primavesi conclut que φόβωι doit être abandonné pour deux raisons<sup>7</sup>. D'abord parce qu'un trouble de l'âme (φόβωι) n'est pas un agent concret de contamination qui puisse souiller (μίηνηι) des membres (φίλα γυῖα), alors que le sang d'un meurtre (φόνωι) peut souiller des membres<sup>8</sup>. D'autre part, parce que la leçon φόβωι ne se comprendrait que comme un autre nom de la Haine qui pénètre et contamine le Sphairos, ce qui reviendrait à concevoir, dans un Sphairos censé être homogène, un *daimôn* aux membres souillés par la Peur (Φόβος = Νεῖκος) parmi une collectivité de *daimones*. Mais ce *daimôn* individualisé ne peut pas, par définition, exister dans le Sphairos<sup>9</sup>. Pour ces deux raisons, qui écartent φόβωι, Primavesi en vient à adopter la correction φόνωι. Il rejoint ainsi la lecture de Diels.

Mais pourquoi φόβω apparaît-il dans les manuscrits ? Pourquoi les manuscrits vont-ils à l'encontre d'une lecture qui aurait été facile ? Sommes-nous certains que Primavesi a écarté φόβω pour de bonnes raisons ?

L'enchaînement actuel des vers réunis dans le fr.115 recèle des difficultés grammaticales majeures. Il est possible que des vers perdus résoudre ces difficultés et éclaireraient le sens. Malgré cela, j'espère pouvoir répondre aux questions concernant φόβω et contribuer utilement à une compréhension de la cause de l'exil.

<sup>4</sup> En particulier, Primavesi corrige δαίμονες en δαίμων, tout comme il corrige φουμένους en φούμενον au vers 7. Il évite aussi un autre pluriel, τῶν au vers 13 (Hippolyte, *Refutatio* VII, 29.14.5), en préférant la leçon τήν donnée par Plutarque (*De exilio*, 607 D). Ces choix, en faveur du singulier (cf. τις vers 3), ne sont pas ceux de Diels. Primavesi, en outre, ne valide pas l'édition de Diels pour le vers 4.

<sup>5</sup> Plutarque, *De exilio* 607 C. Plutarque est notre seul témoin de ce vers. On trouve dans l'apparat critique de plusieurs éditions (Teubner, Loeb, Belles Lettres) l'attribution erronée de φόνωι à Hippolyte. En fait, il faudrait lire Estienne à la place de d'Hippolyte.

<sup>6</sup> Dans des manuscrits anciens l'omission d'un iota souscrit n'est pas rare. La leçon φόβω vient donc pour φόβωι. – Voici ce qui se lit dans le *Parisinus gr.* 2076 (XV<sup>e</sup> s.) fol. 169 v<sup>o</sup> (*De exilio*) :

[...] ἀμπλακίησι φό  
βωφίλ αγυῖαμιν [...].

<sup>7</sup> À la suite de M. R. Wright (*Empedocles: the extant fragments*, edited, with an introduction, commentary, and concordance, New Haven/Londres : Yale University Press, 1981, p. 272-273), Primavesi avait soutenu, dans *L'Empédocle de Strasbourg* (A. Martin, O. Primavesi, *L'Empédocle de Strasbourg* : [P. Strasb. gr. Inv. 1665-1666] ; introduction, édition et commentaire, Strasbourg/Berlin/New York : W. de Gruyter, 1999, p. 61-62, p. 294 note 3), que φόνωι devait être écarté au profit de φόβωι (φόβωι : « sous l'effet de la peur »). « La daimonologia » apporte donc un revirement de position.

<sup>8</sup> O. Primavesi, « La daimonologia », 2001, p. 35. Pour Primavesi, « φόβωι [...] *esprime un turbamento dell'animo* ».

<sup>9</sup> O. Primavesi, « La daimonologia », 2001, p. 36-37.

*Peur et sang versé*

Dans le *De exilio*, Plutarque cite cinq vers d'Empédocle à la suite. Ces vers sont les vers 1, 3, 5, 6, 13 du fr. 115. L'absence dans le *De exilio* des vers 2, 4, 7 etc. laisse penser que Plutarque a choisi les vers qu'il citait en fonction de son propos<sup>10</sup>.

Dans les manuscrits du *De exilio*, le vers 3, εὐτέ τις ἀμπλακίησι φόβω φίλα γυῖα μιν, est suivi immédiatement de la présence des *daimones*. Tel qu'il apparaît, le vers n'a pas un sens clair. On ne voit guère de quelles fautes (ἀμπλακίησι) il s'agirait. Aucun acte sanglant n'apparaît ni n'est suggéré. Le τις peut être compris soit comme un pronom (= quelqu'un), sujet d'un verbe absent, soit comme un adjectif qualifiant un nom manquant (*daimôn* serait par exemple ce nom : quelque *daimôn*...). Rien ne permet dans le *De exilio* d'affirmer que le τις soit un des μακάρων (v.6). On peut légitimement penser qu'un et même plusieurs vers manquent entre le v.3 et le v.5 – en dépit de la numérotation de Diels –, tout comme plusieurs vers manquent entre le v.6 et le v.13.

Les φίλα γυῖα semblent être l'objet, à l'accusatif, d'un verbe ; mais, précisément, ce verbe manque. Il aurait sa place à la fin du vers, là où se lit μιν. Avec certitude, ce mot μιν doit en effet être corrigé, car il ne s'intègre pas dans la syntaxe du vers et n'apporte pas le complément métrique nécessaire pour former un hexamètre. Compte-tenu de l'énoncé de fautes (ἀμπλακίησι), il est possible que le verbe manquant soit μιάινω. Et plus précisément, au subjonctif aoriste, μίηνη, pour répondre à εὐτέ τις. Un bon exemple de μίηνη en fin d'hexamètre se trouve chez Homère, *Iliade* IV 141. Le verbe μίηνη expliquerait ainsi les lettres μιν, vestiges d'une mauvaise transmission des manuscrits où deux lettres auraient disparu.

Pour le sens, le verbe μιάινω convient bien : (a) il permet de penser que la souillure a pour objet les φίλα γυῖα ; (b) il fait écho aux fautes et aux malheurs des *daimones*, écho à la dénonciation chez Empédocle des meurtres, des sacrifices sanglants et de l'alimentation carnée<sup>11</sup>.

Plutarque n'est pas notre seul témoin pour nous assurer que le crime de sang et l'alimentation carnée sont une abomination aux yeux d'Empédocle. Il faudrait aussi citer les fr. 128, 136, 137, 139 (d 5-6 MP), et citer Hippolyte, *Refutatio*, VII 29. 22, 30. 4. Avec tant de citations convergentes, il est aisé d'avancer que la souillure au fr. 115.3 serait celle du sang versé.

Retenons donc avec certitude que le vers que nous étudions contient l'idée d'une souillure liée à un acte sanglant. Le v.3 contient μίηνη. Il reste à comprendre φόβω.

On lit que quelqu'un (τις) ou bien que quelque *daimôn* (?) a souillé (μίηνη) ses propres membres (φίλα γυῖα) « sous l'effet de la peur » (φόβω)<sup>12</sup>. À quelle situation φόβω se rattacherait-il ? Le propos est obscur. En revanche, une légère transformation de la leçon des manuscrits éviterait de s'interroger sur φόβω. Puisque l'on admet μίηνη, et le sang versé, le mot φόνω s'accorderait fort bien à μίηνη. Ainsi, quelqu'un se serait souillé non pas par peur (?) mais avec du sang (φόνω), que ce soit celui d'un meurtre, celui d'un sacrifice sanglant, ou celui d'une nourriture carnée, tout acte qu'Empédocle condamnerait<sup>13</sup>. Un simple changement de lettre, de β en ν, offre une lecture claire et intelligente. Reste à savoir tout de même pourquoi les manuscrits portent φόβω.

<sup>10</sup> Cf. D. O'Brien, *Pour interpréter Empédocle*, Paris : Les Belles Lettres, Leyde : E.J. Brill, 1981, p. 95. Voir dans cet ouvrage l'*index fontium* du fr. 115 (p. 111).

<sup>11</sup> Plutarque, *De defectu oraculorum*, 418 E. Plutarque, *De esu carniū* 996 B-C. Voir D. O'Brien, *Pour interpréter Empédocle*, p. 97-98.

<sup>12</sup> « Sous l'effet de la peur » tel que Primavesi l'écrit dans *L'Empédocle de Strasbourg*, p. 62.

<sup>13</sup> Cf. fr. 128.8 (φόνος). Le mot φόνος apparaît aussi aux fr. 121.2, 136.1. En outre, Plutarque utilise φόνων en parlant de la raison pour laquelle, chez Empédocle, les âmes sont punies et emprisonnées dans des corps mortels (*De esu carniū*, I, 996 B-C). Aux meurtres, Plutarque ajoute la nourriture carnée et le cannibalisme.

Une première explication est d'ordre général. Il n'est pas rare de voir dans les manuscrits anciens des copies de mot différant seulement d'une lettre par rapport à l'original, soit par inadvertance, soit parce que le copiste a dû deviner en partie le mot de l'original parfois abîmé par le temps. Mais il existe une explication, cette fois-ci spécifique pour les mots φόβω et φόνω. Dans certains manuscrits, les minuscules β et ν ont à peu près la forme d'un « u » minuscule latin écrit à la main. La forme en « u » sans appui initial est un β. La forme en « u » avec un jambage initial, est un ν<sup>14</sup>. Si ce jambage est trop petit ou bien s'il a disparu pour diverses raisons, il est donc possible de confondre un ν avec un β – ce qui aujourd'hui ne serait plus possible avec nos conventions graphiques. On peut alors imaginer que sur un manuscrit soit porté un ν et qu'un copiste ait interprété cette lettre comme un β. Le copiste passerait donc par erreur de φόνω à φόβω. Cette erreur est déjà connue par ailleurs<sup>15</sup>.

Personne, à ma connaissance, n'a écrit jusqu'ici clairement en parlant du vers 3 du fr. 115 que le passage de φόνω (dans un manuscrit en minuscules, qui serait censé reprendre fidèlement le texte de Plutarque) à φόβω (la tradition manuscrite en notre possession, que l'on juge défectueuse) est rendu possible par une confusion de lecture de deux minuscules au tracé similaire<sup>16</sup>.

Ainsi, voilà une raison matérielle de l'apparition de φόβω. Le passage de φόνω à φόβω peut reposer sur une erreur de lecture, bien compréhensible, entre deux minuscules (ν et β) qui, à un moment donné de la transmission manuscrite, se sont ressemblés. Toutefois une raison de fond, i.e. une raison qui touche au sens, est-elle possible ?

### *Un sens archaïque de φόβω*

Le *De exilio* est une lettre de Plutarque à un citoyen de Sardes, condamné à l'exil par les autorités romaines en place. La lettre a pour but d'apporter un soutien moral à l'exilé. Elle lui fournit des raisons de vivre la situation en regardant les bons côtés qui subsistent. En citant Empédocle, Plutarque veut dédramatiser la situation de son ami et lui exprimer que tous les hommes sont des exilés. Dans ce contexte, la transformation de φόνω en φόβω rendrait la lettre de Plutarque moins pesante. En effet, un copiste de Plutarque pouvait être choqué de lire le mot φόνω, pointant du doigt le sang versé comme cause de l'exil, alors que l'exilé de Sardes, que Plutarque reconforte, n'était vraisemblablement pas un meurtrier<sup>17</sup>. En gommant

<sup>14</sup> Voir par exemple E. Maunde Thomson, *Handbook of Greek and Latin palaeography*, Londres, 1893, p. 147-148, table face à la p. 148, p. 163, 166. Du même auteur, *An introduction to Greek and Latin palaeography*, Oxford, 1912, p. 186, 188, 191-194, 223-224, 227.

<sup>15</sup> Un exemple de confusion entre φόνου et φόβου est cité dans E. Legrand, *Bibliographie hellénique des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>*, tome I, Paris : 1962, p. 181-182. L'exemple est tiré des manuscrits du Pseudo-Plutarque, *De fluviis*, II, 1.4 (voir l'édition de K. Müller dans son ouvrage *Geographi graeci minores*, Vol. II, Paris : 1861, p. 639). La leçon des manuscrits est φοβου (l'accent sur le o est absent). J. Rutgers, au XVII<sup>e</sup>, a corrigé en φόνου. La correction retenue par Müller, et aujourd'hui admise, est φόνω. Le contexte rend cette correction inévitable. Suite à la mort violente d'un serpent, l'eau de la source que ce serpent gardait apparaît « comme si elle avait subi une teinture par le sang ». La mention de la peur (φόβος) n'a guère de sens. Celle du sang, φόνος, est pertinente.

<sup>16</sup> Deux auteurs ont abordé la question mais n'ont cependant pas été pleinement explicites. (1) J. Bollack, « Remarques générales et particulières », *Aevum Antiquum*, 2001, p. 73. (2) P. Judet de la Combe, *L'Agamemnon d'Eschyle* : commentaire des dialogues, seconde partie, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2001, (Cahiers de philologie, 18), p. 555-558, en particulier n.277. – La confusion entre le ν et le β n'est pas mentionnée dans la liste des lettres assez souvent confondues que F. W. Hall rapporte p. 158-159 de son ouvrage *A companion to classical texts*, Oxford, 1913.

<sup>17</sup> « Vraisemblablement pas un meurtrier ». Je m'appuie sur la notice de J. Hani à son édition et traduction du *De exilio* (Plutarque. *Œuvres morales*. Tome VIII. Paris : Les Belles Lettres, 1980) qui écrit (p. 133-134) : « Il est raisonnable de penser qu'il s'agit [en parlant de l'homme exilé de Sardes] de Ménémachos [...] < et > que son bannissement fut la conséquence d'une querelle entre lui et les fonctionnaires romains ». Une querelle ne ferait pas de Ménémachos un meurtrier. Par ailleurs, l'exil de Ménémachos ne peut s'expliquer ni par un sacrifice sanglant ni par le fait d'avoir mangé de la chair. – Le v.12 du fr. 115 est culpabilisant : tous les éléments du

φόνω dans la citation d'Empédocle, même s'il restait encore le verbe μίγη, ce lecteur de Plutarque croyait rectifier une erreur de transcription du texte. Pour qui se soucie de bienséance par rapport au destinataire de la lettre, φόβω évite la référence insistante au sang versé.

Une autre raison (d'ordre elle aussi formel plutôt que matériel) est possible. Elle serait liée au contexte de la citation d'Empédocle faite par Plutarque. Dans le *De exilio*, quelques lignes avant de citer Empédocle, Plutarque cite un vers d'Eschyle (*Suppliantes* 214) sur l'exil d'Apollon :

ἀγνόν τ' Ἀπόλλω, φυγάδ' ἀπ' οὐρανοῦ θεόν.

Puis, Plutarque laisse entendre qu'il en va de l'exil d'Apollon hors du ciel comme de l'exil terrestre de l'âme (ψυχή) loin des Bienheureux (ἀπὸ μακάρων), tel que le dit Empédocle<sup>18</sup>. Le destinataire de la lettre, comme chacun d'entre nous, est invité par Plutarque à penser son véritable exil par rapport au séjour céleste (*De exilio* 607 E.6 : οὐρανοῦ καὶ σελήνης) et non pas par rapport à Sardes, Corinthe ou toute autre ville<sup>19</sup>. Regardons maintenant de plus près ce que peut évoquer le vers d'Eschyle cité par Plutarque.

Les *Suppliantes* racontent l'exil des cinquante filles de Danaos, qui fuient les cinquante fils d'Égyptos, parce que ces fils (les Égyptiades) veulent soumettre de force les Danaïdes au mariage. Danaos rappelle qu'Apollon a lui-même connu l'exil<sup>20</sup>. Puis, une dizaine de vers plus loin, il compare ses filles à un vol de colombes (ἐν ἀγνῶ δ' ἔσμιος ὡς πελειάδων / ἴξεσθε), en fuite par peur des éperviers (κίρκων τῶν ὁμοπτέρων φόβω)<sup>21</sup>. Ici, le mot φόβω pourrait ne pas se traduire par « peur ». Un sens archaïque de φόβος est possible : la fuite causée par la peur<sup>22</sup>. Le datif φόβω se lirait comme un datif comitatif, ou locatif à valeur temporelle, avec pour sens « lors de la fuite », « en fuite », « en fuyant »<sup>23</sup>. Ce sens est appuyé par des réminiscences homériques concernant la fuite de la colombe devant l'épervier<sup>24</sup>. En ayant Homère à l'esprit, on pourrait faire de l'épervier un messenger

monde haïssent l'exilé. Or ce vers, connu de Plutarque (*De Iside*, 361 C6-9), n'est pas cité dans le *De exilio*. Plutarque cite ce qu'il veut commenter en fonction de son objectif : reconforter l'exilé.

<sup>18</sup> Plutarque identifie le *daimôn* en errance ici-bas, du fr. 115, à l'âme. Mais Plutarque comprenait-il ici sous le mot ψυχή la même chose que ce qu'Empédocle comprenait sous le mot δαίμων ?

<sup>19</sup> Le séjour céleste dont parle Plutarque n'est ni le Sphairos, que le contexte empédocléen aurait facilement appelé si Plutarque avait cru que le séjour des Bienheureux au v.5 est le Sphairos, ni le soleil, qui est pour Plutarque le lieu divin des âmes. Cf. J. Mansfeld, *Heresiography in context*: Hippolytus' *Elenchos* as a source for Greek philosophy, Leyde/New York/Cologne : E. J. Brill, 1992, p. 294.

<sup>20</sup> Eschyle, *Suppliantes* 214.

<sup>21</sup> *Suppliantes* 223-224. J. Dumortier a fait une analyse détaillée de la métaphore du 'vol de colombes fuyant devant l'épervier' dans son ouvrage *Les Images dans la poésie d'Eschyle*, Paris : Les Belles Lettres, 1975 (2<sup>e</sup> éd., 1<sup>e</sup> éd. en 1935), p. 1 à 11.

<sup>22</sup> LSJ, s.v. φόβος : *panic flight, the usual sense in Hom.* – *Iliade*, IV 440, XI 37, XVI 356, 366, et surtout le vers 373 avec le datif sans préposition φόβω, qui se traduirait par « en fuite » ou « en fuyant » (cf. comitatif en *Il.* III 2, VIII 159, *Odyssée* XXIV 416). – Hésychius, *Lexicon*, φ.672.1 : φόβος: φυγή. Notons aussi φυγή = en fuite (*Odyssée* X 117).

<sup>23</sup> C'est de cette façon que traduit P. Mazon dans *Les Suppliantes* : « Tel un vol de colombes fuyant des éperviers ». Voir *Eschyle : Tome I*, Texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris : Les Belles Lettres, 1984 (11<sup>e</sup> tirage de l'édition de 1921), Collection des Universités de France, p. 21. – Mazon traduit aussi φόβω dans les *Sept contre Thèbes* (v.240) par « fuite » (« d'une fuite épouvantée [ταρβοσύνω φόβω] j'ai couru vers cette acropole, séjour révéral »). – Exemples de datif locatif à valeur temporelle : *Iliade* I 521 (μάχη), II 468 (ῶρη), IV 400 (μάχη), VI 422 (ἰῶ... ἦματι), *Odyssée* XV 34 (νυκτί) ; Sophocle, *Antigone* 335 (νότω).

<sup>24</sup> Citons *Iliade* XXII 139-141 : « Ainsi dans les montagnes, l'épervier, rapide entre les oiseaux, d'un élan aisé, fond sur la colombe timide. Elle se dérobe et fuit (φοβεῖται). » (Trad. P. Mazon, toutefois modifiée pour κίρκος et πέλεια.) Ici φοβεῖται renvoie sans ambiguïté à la fuite. Citons encore *Iliade* XXI 493-494 : Artémis fuyant (φύγεν) comme une colombe (πέλεια) devant le vol de l'épervier (ἴρκος). En *Iliade* XVII 755-761, les Danaens fuient (φευγόντων Δαναῶν) tels une nuée d'oiseaux devant l'épervier qui porte le meurtre (κίρκον, ὃ τε σμιζοῖσι φόνον φέρει ὀρνίθεσσιν). En *Iliade* XVI 582-583, Patrocle, pareil à l'épervier rapide (ἴρκη

d'Apollon : κίρκος, Ἀπόλλωνος ταχὺς ἄγγελος (*Odyssee*, XV 526)<sup>25</sup>. Eschyle aurait ainsi pu parler d'Apollon (v.214) pour prononcer ensuite des paroles en apparence prophétiques sur les éperviers et les colombes (v.223-224)<sup>26</sup>.

Le lecteur de Plutarque, connaisseur des *Suppliantes*, se souvenant de la légende reprise par Eschyle, faisant le lien entre Apollon et les éperviers, pouvait trouver une raison de remplacer φόνω par φόβω. En écrivant φόβω, il rapprochait le vers d'Empédocle des *Suppliantes* citées par Plutarque. Il soulignait aussi l'importance du thème de la lettre de Plutarque, l'exil, qui trouvait ainsi un écho supplémentaire chez Empédocle grâce à un mot susceptible de signifier « fuite ».

Au total, si Plutarque avait écrit φόνω, il existerait des raisons précises de l'apparition de φόβω dans la transmission des manuscrits de Plutarque. Que ces raisons soient d'origine matérielle (*i.e.* paléographique, confusion de deux lettres de graphie similaire) ou formelle (*i.e.* contextuelle, finalité de la lettre de Plutarque, rapprochement avec les *Suppliantes* d'Eschyle), ces raisons sont externes au contenu de la pensée d'Empédocle. Par conséquent, il n'y aurait aucune difficulté à voir dans φόβω une intrusion à la place du mot φόνω.

### Nouvelle lecture du fr. 115.3

Les raisons externes au corpus permettent-elles de tourner définitivement la page ? En vérité, non. Certes, il est possible d'expliquer le passage d'un original φόνω à une correction φόβω, mais la correction φόνω a été valorisée pour la simple raison que nous trouvons φόβω obscur, tandis que φόνω trouvait vite à se justifier – c'est une évidence que la condamnation du sang versé est au centre de la philosophie d'Empédocle ! C'est donc au nom d'une compréhension immédiate et facile que φόβω a été écarté. Mais le confort de cette opération n'est pas un gage de vérité. En retournant les arguments, on pourrait défendre la position inverse : défendre les mérites de φόβω. Dans ce cas, le v.3 se traduirait ainsi : « Quand, quelqu'un, par ses fautes, en fuite, souille ses membres ... »

Quels seraient les arguments en faveur de φόβω ?

(1) Le manuscrit original de Plutarque comprenait φόβω. Dans son édition de Plutarque, en 1572, Estienne – qui pouvait savoir grâce à Plutarque que l'Agrigentain condamnait le sang versé – a corrigé φόβω en φόνω en supposant qu'un copiste avait fait l'erreur du ν pour le β. Mais c'est Estienne qui, dans sa hâte à retrouver un sens simple, a imaginé une erreur là où il n'y en avait pas.

(2) Retenir φόβω, comme datif comitatif ou locatif à valeur temporelle, évite la concurrence difficile de deux datifs instrumentaux juxtaposés (par ses fautes : ἀμπλακίησι ; par le sang versé : φόνω)<sup>27</sup>.

(3) Les *Suppliantes* utilisent φόβω dans le sens archaïque retrouvé au fr. 115.3, et dans un datif inhabituel. Plutarque nous guide vers ce qu'il faut comprendre. Il nous aide en

---

ἔοικώς ὠκέϊ) qui met en fuite des oiseaux (ἐφόβησε κολοιοὺς τε ψηράς τε), fond sur les Lyciens. – Pour justifier φόβος comme fuite, encore faudrait-il que les colombes ou les Danaïdes soient en mouvement. Mais le sont-elles ? Le mot ἔσμος (essaim, vol), qu'une étymologie rattacherait à ἔζομαι, s'accorderait facilement avec ἴξεσθε, et pourrait laisser croire que la traduction des v.223-224 est : « Puis, tenez-vous assises dans le sanctuaire, tel un groupe de colombes, dans la peur des éperviers. » Mais le mot ἔσμος semble bien plus exprimer un mouvement : le vol en groupe (*cf. Suppliantes* 684-685). Le vol s'accorde avec la fuite devant les éperviers. Quant à l'impératif ἴξεσθε, il impliquerait aussi un mouvement : asseyez-vous, posez-vous !

<sup>25</sup> Ajoutons *Iliade* XV 236-238. En dehors d'Homère : Aristophane, *Oiseaux*, 516 ; *Scholia in Apollonii Rhodii Argonautica* 93.5-6 (ὁ δὲ ἱεράξ ἱερός ἐστὶν Ἀπόλλωνος) ; Porphyre, *De abstinentia* 3.5.27.

<sup>26</sup> Dans *Les Perses*, Eschyle fait intervenir un épervier (v.207) près de l'âtre de Phoibos (v.205-206). Eschyle semblait donc bien établir un lien entre Phoibos (Apollon) et l'épervier.

<sup>27</sup> *Cf.* F. Panzerbieter (« Beiträge zur Kritik und Erklärung des Empedokles » in: *Einladungs-Programm des Gymnasium Bernhardinum in Meiningen*, Meiningen : 1844, p. 2) : « statt φόνω, was unverbunden neben ἀμπλακίησι kaum stehen kann, haben wir φρενῶν geschrieben. »

particulier à lire φόβος non pas comme la peur, sentiment qui pourrait être celui d'un Bienheureux, mais comme la fuite consécutive à la peur, qui paraît être exclusivement le lot d'un être en exil et non pas le comportement d'un Bienheureux demeurant dans son séjour céleste. Mais il y a plus. En dehors de φόβω, Danaos prononce, en l'espace de quelques vers<sup>28</sup>, deux mots remarquables : μαιινόντων, ἀμπλακίματα. Ces deux mots se trouvent, sous des formes différentes, dans le vers d'Empédocle cité par Plutarque, que nous étudions : εὐτέ τις ἀμπλακίησι φόβω φίλα γυῖα μίηνη. Vouloir tirer profit d'un rapprochement avec les *Suppliantes* soulève, certes, une objection. Pour Danaos, les mots μαιινόντων et ἀμπλακίματα concernent les éperviers (= les Égyptiades) et non pas les colombes (= les Danaïdes). Mais voici le fait signifiant pour qui se remémore la légende des Danaïdes. L'ironie de la légende fait dire à Danaos, dans une sorte de prémonition inversée, le destin criminel de ses filles. Car ce sont les prétendues « colombes » qui, dans leur exil, vont commettre un crime : le meurtre par le sang des « éperviers »<sup>29</sup>. Ce sont elles, les Danaïdes, souillées du sang des Égyptiades, qui paieront leurs fautes dans l'Hadès, en essayant de remplir éternellement un vase percé<sup>30</sup>. Le rapprochement du vers 3 du fr. 115 avec la parole de Danaos est alors bien moins obscur qu'il n'y paraît. Il est de plus concevable que Plutarque ait remarqué, ou cru remarquer, qu'Empédocle avait, pour le v.3, transposé lui-même Eschyle. En effet, la souillure de l'épervier, selon Danaos, consiste à manger son homologue : ἐχθρῶν ὀμαίμων καὶ μαιινόντων γένος. / ὄρνιθος ὄρνις πῶς ἂν ἀγνεύοι φαγών;<sup>31</sup>. Or, l'utilisation par Empédocle du verbe μίηνη renverrait aisément à la nourriture carnée, considérée comme une souillure. Empédocle n'a de cesse de souligner notre parenté avec tous les vivants. Plutarque le sait et pouvait faire le rapprochement avec la parole de Danaos.

(4) Plutarque cite le texte d'Empédocle parce que ce texte parle de la fuite (φόβω, φυγάς), ce qui lui permet d'insister dans son commentaire sur l'idée de déplacement, d'exil, de voyage, d'errance, de changements de lieu. La correction φόνω appauvrirait le sens du v.3 et ne serait pas strictement nécessaire à la compréhension de ce vers<sup>32</sup>. Plutarque cite aussi le texte d'Empédocle parce que ce texte, qui oppose les *daimones* aux Bienheureux, vient en écho à un décryptage de l'Apollon en exil, différent de l'Apollon céleste, qui, selon Plutarque, ne serait rien d'autre qu'un *daimôn*<sup>33</sup>. Si Plutarque affirme qu'Eschyle parle à mots voilés de l'exil d'Apollon alors que rien de tel n'apparaît dans les *Suppliantes*<sup>34</sup> – point surprenant –, c'est qu'il prête sans doute à Eschyle ses propres réflexions sur la démonologie mais en plus qu'il fait un lien entre le *daimôn* d'Apollon et l'oiseau sacré d'Apollon, à savoir l'épervier. L'épervier, qui vient du ciel, pour tuer, lui permettrait de lier les *Suppliantes* et le vers empédocléen sur le *daimôn* qui souille ses membres<sup>35</sup>.

<sup>28</sup> *Suppliantes* 223-231.

<sup>29</sup> Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 853-868 ; Apollodore, *Bibliothèque*, II 1.5.

<sup>30</sup> Hygin, *Fables*, 168.

<sup>31</sup> *Suppliantes* 225-226.

<sup>32</sup> L'agent concret de souillure des φίλα γυῖα peut-il être absent du v.3 ? C'est possible (*pace* Primavesi, « La daimonologia », 2001, p. 35). Il peut être absent si le contexte rend évident cet objet (le sang). La répétition serait alors évitée. Citons quelques parallèles où l'agent de souillure est sous-entendu : *Iliade* XVII 439, Eschyle, *Choéphores* 859, Plutarque, *De esu* I 993 D 8, voir aussi avec un verbe synonyme de μίηνη tel μολύνη, dans Diogène Laërce, *Vies*, 7.22.3. Dans les *Suppliantes* (v.225), l'agent de la souillure (= la chair des colombes) n'est pas non plus exprimé : ἐχθρῶν ὀμαίμων καὶ μαιινόντων γένος. Le mot γένος a ici le même rôle, à l'accusatif, que φίλα γυῖα au fr. 115.3. – En revanche, nombreux sont les exemples qui pourraient être cités où l'agent concret (avec un datif instrumental) est exprimé.

<sup>33</sup> Pour l'Apollon en exil comme *daimôn* de l'Apollon céleste voir Plutarque, *De defectu oraculorum*, XV, 417 E - 418 B ; *De Iside*, XXV, 360 D-F. Voir J. Hani, *Plutarque*, 1980, p. 250.

<sup>34</sup> *De exilio*, 607.C.2-3 : καὶ περὶ μὲν ὄν Αἰσχύλος ἠγνίζατο καὶ ὑπεδήλωσεν εἰπών.

<sup>35</sup> Plutarque est un virtuose dans le maniement des citations littéraires. Il cite les *Suppliantes* d'Eschyle – le vers 214 concernant Apollon –, enchaîné avec une expression d'Hérodote – εὔστομα κείσθω – (*Hist.* II.171.4, 6), qui chez Hérodote vient contraster avec ce qu'Hérodote dit à propos des filles de Danaos (*Hist.* II.171.7), pour en

(5) Dans son commentaire aux vers d'Empédocle, Plutarque a soin de séparer le corps engendré (γγγενές) et mortel (θνητόν), fait de sang (αἷμα) et d'air (πνεῦμα), d'une part, de la substance de l'âme d'autre part, qui n'est faite ni de sang ni d'air, qui est venue d'un ailleurs (ἀλλαχόθεν : le séjour du ciel et de la lune)<sup>36</sup>. Puisque l'exil est le passage d'un ailleurs à l'ici-bas, la présence du sang qui caractérise le corps terrestre dans l'ici-bas semble en pratique exclue de l'« ailleurs ». Le τῆς du v.3, associé à une souillure par le sang (φίλα γυῖα μίγη) ne concernerait donc pas un Bienheureux, mais plutôt un homme vivant ici-bas<sup>37</sup>. La souillure semble intervenir pendant l'exil, qui représente une fuite (φόβω) face à une situation menaçante. Cependant, ne se pourrait-il pas qu'un Bienheureux, et non pas un homme d'ici-bas, souille ses membres lors d'un passage sur terre ? Rien dans les fragments ni dans les témoignages ne permet d'affirmer qu'un Bienheureux a quitté momentanément son séjour céleste afin de tuer on ne sait quel être vivant sur terre<sup>38</sup>. Il est donc raisonnable de conclure qu'un Bienheureux ne peut pas souiller ses membres de sang.

(6) Plutarque sélectionne les vers qu'il cite (1, 3, 5, 6, 13) en fonction du commentaire qu'il veut en faire<sup>39</sup>. Il adresse à son ami, chassé de Sardes, une consolation. Ce qu'il dit vient en écho de chacun des vers d'Empédocle. Or dans son commentaire il ne parle à aucun moment de la faute de son ami, qui aurait été déclenchante de l'exil. Cela nous induit à penser que le fr. 115.3 n'évoque pas cette faute déclenchante.

(7) Dans le style propre à une consolation, il serait inconvenant que le v.3 – dont la teneur est culpabilisante – puisse viser personnellement l'ami de Sardes. Il faut supposer que ce dernier connaît le passage d'Empédocle que Plutarque ne cite que par bribes. À la lecture de la lettre de Plutarque, cet ami reconstituerait l'esprit de ce qui n'est dit qu'à mi-mots<sup>40</sup>. Ainsi, il concevrait que dans le monde de la Haine croissante, où il vit – selon Empédocle –,

---

arriver à ce que dit Empédocle. Tout se passe comme si l'exil des filles de Danaos, relayé implicitement par une citation d'Hérodote, venait en arrière-plan de l'exil dont parle Empédocle. Il y a ce que l'on doit taire (εὔστομα κείσθω), mais de l'exil, on peut parler ouvertement. Plutarque, grand littérateur, prêtre d'Apollon, avait sans doute vu comment Eschyle passait habilement, par la voix de Danaos, de l'invocation d'Apollon (*Suppliants* 214) aux éperviers (v.224), attributs du dieu : Danaos parle d'un trident, attribut d'un dieu (v.218), sans nommer ce dieu (Poséidon) ; puis il parle d'Hermès (v.220), que l'on sait être messager, et finit avec l'image des colombes et des éperviers, où l'on devine que l'épervier est l'attribut et le messager d'un dieu : Apollon (*Odyssée* XV 526 ; cf. Eschyle, *Les Perses*, 205-209). Danaos prophétise. Sous les auspices d'Apollon, nous avons bouclé la boucle.

<sup>36</sup> Dans « Empedocles revisited » (*Ancient philosophy*, 15, 1995, p. 444), D. O'Brien écrit : « *But one of the few things we know for certain about the daimon is that it was not made of blood.* » – Que les *daimones* empédocléens viennent du ciel (οὐρανοτετεῖς) est de nouveau affirmé par Plutarque dans le *De vitando aere alieno* (830 F 3). Chez Empédocle le ciel, la lune et l'éther (éter premier nommé au fr. 115.9 et dernier nommé au fr. 115.11) sont les représentants d'une même racine : l'air.

<sup>37</sup> La présente argumentation ne tient compte que de Plutarque. Resterait le témoignage d'Hippolyte (*Refutatio* VII.29.13-17). Je ne crois pas qu'en faisant du Sphairos le lieu des Bienheureux Hippolyte soit fidèle à la pensée de l'Agrigentain. L'élégante synthèse présentant le Sphairos comme monde intelligible, et de surcroît comme lieu des Bienheureux, paraît être une construction tardive, sans authenticité chez Empédocle.

<sup>38</sup> Nous n'avons aucun indice pour croire que l'histoire des Titans dévorant le jeune Dionysos, en Crète, dans l'antre de l'Ida, était connue au temps d'Empédocle, et donc que ce dernier aurait pu concevoir ses Bienheureux comme des Titans. En outre, on ne peut pas prendre au pied de la lettre le rapprochement que Plutarque fait dans le *De exilio*, lorsqu'il fait suivre l'exil d'Apollon (*Suppliants* 214) de l'exil d'un Bienheureux (fr. 115). Il serait tentant de déduire que la souillure d'un τῆς (fr. 115.3), correspond à un meurtre (celui des Cyclopes, ou de Python) commis par Apollon. Mais on sait que Plutarque ne croit pas que le meurtrier des Cyclopes ou de Python soit Apollon. Il croit que ce meurtrier est un *daimôn* attaché à Apollon, mais pas Apollon lui-même (Plutarque, *De defectu oraculorum*, XV, 417 E - 418 B). Ce que Plutarque dit dans *De defectu oraculorum*, 418 E, renverrait aux *daimones* sur terre, un écho du fr. 115.3.

<sup>39</sup> Plutarque connaît d'autres vers aujourd'hui recueillis dans le fr. 115, qu'il ne rapporte pas dans le *De exilio* : v.9-12 (voir D. O'Brien, *Pour interpréter Empédocle*, 1981, p. 111).

<sup>40</sup> Sur Plutarque et ses lecteurs, voir D. O'Brien, « Empedocles : the wandering daimon and the two poems », *Aevum Antiquum*, n.s.1, 2001, p. 117.



la nourriture carnée, en particulier, est une banalité pour les êtres vivant sur terre<sup>41</sup>. Le v.3 ne ferait que rappeler cette banalité, sans pointer une implication personnelle.

Contre cette argumentation, la défense de φόνω pourrait chercher appui dans une parole de Plutarque. Dans le *De esu carniū* (I, 996 B-C), Plutarque présente les meurtres (φόνων), la nourriture carnée (βρώσεως σαρκῶν) et le cannibalisme (ἀλληλοφαγίας) comme explicatifs du fait que, chez Empédocle, les âmes sont punies et emprisonnées dans des corps mortels. Si Plutarque n'avait mentionné que les meurtres, la défense de φόνω au fr. 115.3 serait forte. Un meurtre divin serait encore possible. Mais Plutarque en dit trop. La nourriture carnée et le cannibalisme dérangent. Le fr. 115.3 a du mal, à lui tout seul, à inclure ces deux ajouts et à mettre un Bienheureux au centre de l'action. Il est par trop évident que les meurtres, la nourriture carnée et le cannibalisme se déroulent sur terre, car la nourriture carnée est inconcevable dans un séjour céleste. Pour autant que Plutarque se réfère au fr. 115.3 dans le *De esu carniū* – ce que l'on suppose, mais ce qui reste incertain –, le sujet au centre de l'action du v.3 – le τῆς – serait le *daimôn*, le fautif en fuite, et non pas le Bienheureux. Le mot φόβω révélerait ici son intérêt.

Trop souvent φόνω va de pair avec l'idée que le sang versé implique les Bienheureux. G. Zuntz avait bien vu cette difficulté de φόνω. À ses yeux, le meurtre est impossible entre les Bienheureux<sup>42</sup>. La faute viendrait de « l'acceptation » par un Bienheureux d'un sacrifice sanglant fait en son honneur par les hommes<sup>43</sup>. La souillure expliquant l'exil ne serait donc pas le sang versé lui-même, qui met en cause de simples mortels, mais le contact avec les fumets d'un sacrifice sanglant – c'est là du moins une extrapolation possible à partir des propos de Zuntz. Voir, comme Zuntz, dans la commensalité divine à la cuisine du sacrifice la faute déclenchante de l'exil est une hypothèse sans réel fondement, mais en revanche, situer parmi les simples mortels l'acte sanglant dont il est fait état dans le v.3 (classiquement avec φόνω, mais déjà avec μίσην) paraît être une piste féconde. Le mérite de φόβω – au sens d'une fuite initiée par la peur – est de forcer à penser que le sujet du v.3 est l'être en exil, le *daimôn*, à travers ses diverses incarnations. Un Bienheureux, dans son séjour céleste, ne peut pas souiller ses membres – sous-entendu de sang.

Ce qui apparaît comme une déduction raisonnable débouche cependant sur une difficulté au niveau interprétatif. De nombreux commentaires du fr. 115 situent la faute des Bienheureux dans le v.3 – certains commentaires ajoutent le v.4 (le parjure), mais n'écartent pas pour autant le v.3. Si l'on dénie au v.3 sa capacité à parler d'un Bienheureux, un vide se crée. La faute, supposée essentielle, du Bienheureux disparaît. Et même si l'on admet l'hypothétique v.4, et le fait que ce vers concerne un Bienheureux, on sera alors bien en peine de relier le v.3 au v.4.

Quelles que soient les difficultés pour comprendre la faute déclenchante de l'exil, il reste le mot φόβω : un mot qui trouve son explication dans le *De exilio*, qui s'enracine dans une tradition homérique prolongée par Eschyle, et qui fait sens dans le fr. 115.

Jean-Claude Picot

<sup>41</sup> Mentionnons des passages que l'ami de Plutarque pouvait connaître : fr. 128, 136, 137, 139 (d 5-6 MP).

<sup>42</sup> G. Zuntz, *Persephone: three essays on religion and thought in Magna Graecia*. Oxford : Clarendon Press, 1971, p. 253.

<sup>43</sup> G. Zuntz, *Persephone*, p. 273 : « One may imagine that he [= the Empedoklean god] accepted bloody sacrifice offered to him. The world of change could impinge upon the eternal and divine, if at all, by false worship. »